

Vincent **HERVOUËT**

Vincent Hervouët, Chef du service international de la chaîne de télévision LCI.

**Le rôle des médias et de l'information « non contrôlée »
(Internet) dans les rapports
entre Science et Société**

Poser la question est déjà y répondre. Je commencerai par formuler quelques réserves quant à mon intervention.

Je ne suis ni spécialiste des médias, ni chercheur, ni enseignant, ni habitué à prendre la parole à une tribune et je me fais l'effet d'un imposteur ici. Je suis un praticien. Je ne connais pas grand-chose à la recherche scientifique ni au problème des chercheurs, et encore moins aux sciences fondamentales. Au sein de LCI je m'occupe uniquement des affaires étrangères. Je suis un ancien reporter qui présente maintenant l'actualité internationale.

Internet n'a pas non plus changé ma vie professionnelle, du moins pas encore. La numérisation et le très haut débit offrent de nombreuses facilités techniques pour la capture et la transmission des images plus vite et à moindre coût. C'est intéressant pour la gestion du budget du service étranger dont j'ai la charge, mais ça ne modifie guère le choix des sujets et le contenu des reportages. Je produis des éditoriaux en ligne sur un site arabe certes, je consulte comme d'autres des banques de données, mais je n'ai pas de blog et ne réponds pas au courrier permanent de la toile. Sur le site de LCI, je dialogue d'ailleurs très peu avec tous ceux qui nous interpellent, sans doute

à tort, notamment aux yeux des ressources humaines de ma chaîne. Je résiste donc en attendant le moment où cette technique va réellement être une révolution et représenter une concurrence frontale pour le média de la télévision.

Enfin, j'ai une dernière réticence : parler des médias, réfléchir à leur fonctionnement, parler de leur rôle social ici au Collège de France n'a rien d'évident pour un journaliste, surtout de politique étrangère. Pierre Bourdieu a intimidé toute une génération d'excellents confrères, et après ses travaux « bulldozers » très stimulants, il y a une sorte d'ironie à réfléchir ici pour un journaliste, à la crise de confiance qu'affrontent les scientifiques.

Je ne vais pas me faire l'avocat de la profession, assez décriée, mais d'abord évoquer quelques contraintes auxquelles nous sommes soumis, dont les exigences du public, car c'est lui qui nous fait vivre, en achetant les journaux, en payant la redevance ou l'abonnement au câble et au satellite. Le public de LCI est formé de personnes informées, d'un certain âge, souvent des décideurs, qui est notre cœur de cible. J'aborderai ensuite les relations et les problèmes qu'induit la révolution internet.

I. LES CONTRAINTES DES JOURNALISTES

La science a-t-elle mauvaise presse ? Le contraire eût été étonnant : scandale du sang contaminé, Distilbène, hormones de croissance, vache folle, amiante, manifestations spectaculaires contre les OGM, sans parler du nuage de Tchernobyl qui s'est arrêté à nos frontières ; ce sont autant de sujets qui ont fait les gros titres et ont été l'objet d'un « matraquage » dans l'information en continu. Ces sujets font de bonnes audiences et nuisent à la confiance.

Ces dossiers ont-ils été maltraités ? Les médias, qui pourtant exaltent les héros positifs, ont traité la conquête spatiale et la pilule magique (abortive), entretiennent-ils la désillusion ? Je ne fournis pas de réponses claires et immédiates mais quelques éléments de réflexion.

A la télévision, média direct, l'information scientifique est traitée comme toutes les autres matières. En politique étrangère, personne n'a encore réussi à traiter correctement les affaires européennes, dont la technicité des dossiers décourage les bonnes volontés. Il est difficile d'expliquer les méandres de la prise de décision à Bruxelles. Dresser en une minute trente maximum le panorama des intérêts complexes, des institutions rivales, le jeu des différents groupes de pression participant à la prise de décision européenne est un défi presque impossible. Le grand public prouve son manque d'intérêt en zappant, et le public de LCI, composé

de personnes très responsables et de décideurs, tous bien informés parce qu'ils lisent le journal, n'échappe pas à la règle.

La première exigence d'un journaliste, comme on l'apprend dans toutes les écoles de journalisme, est d'être lu et écouté. Il est soumis à la loi de la concurrence, permanente, et elle pèse de plus en plus sur la hiérarchie de l'information. L'hyperconcurrence conforte le conformisme des médias, il est dangereux de se distinguer et il faut beaucoup de sang-froid pour résister à l'emballlement et refuser de traiter une information contestable que les quotidiens du matin ont en boucle et de concert mis en vedette. L'affaire des huîtres d'Arcachon, qui renvoie au principe de précaution, est un exemple de ce matraquage médiatique.

Par ailleurs, le coût de l'information ne cesse d'augmenter. Au quotidien, le chroniqueur spécialisé doit se battre. Il commence par proposer son sujet à la conférence de rédaction, son premier public, en démontrant que son écrit va davantage intéresser l'auditeur, et ceci au moindre coût ou au même coût. La fabrication des sujets et la décision d'envoyer une équipe de reportage répondent souvent au souci d'illustrer, d'expliquer l'information produite par la presse écrite.

On peut soutenir que l'information télévisée n'est qu'une mise en scène. Elle doit être captivante et crédible, soumise à cette double logique : commerciale – fournir des

140

Le rôle
des
médias
et de
l'informa-
tion «non
contrô-
lée» (In-
ternet)...

programmes qui seront regardés – et démocratique en quelque sorte, l'information justifiant encore l'utilisation du média télévisé. Il faut trouver un compromis, et un marchandage permanent est nécessaire. Dans une chaîne comme la mienne, l'immobilisation d'une caméra est facturée 1 000 euros par jour. Le JRI, Journaliste reporter d'images, soit le cameraman détaché auprès d'un service, coûte 500 euros par jour, ce qui explique que nous ayons chaque année à peu près 6 000 invités dans nos studios, dont Monsieur Kahn ce matin, pour trois fois moins de reportages.

La synthèse de l'actualité étrangère que je présente tous les soirs est fabriquée pour l'essentiel avec des images provenant d'agences internationales, toutes anglo-saxonnes, qui ont leurs propres centres d'intérêt, leurs logiques commerciales, leurs contraintes et renvoient du monde des images de leur vision qui ne reflètent pas le planisphère ordinaire. La Colombie, à cause de la drogue, ou le Venezuela, à cause de Chavez, pèsent plus lourd que le Brésil en dehors des périodes électorales, l'Inde fait la taille du Népal, en proie en ce moment à la rébellion maoïste. Le Maghreb existe à peine. Nous avons obtenu quelques images de l'Algérie grâce à Monsieur Sarkozy, mais nous n'en avons pas reçu depuis exactement 12 semaines. Quant au Congo Kinshasa, français, de Monsieur Kabila, c'est long, onéreux, voire dangereux d'y aller. Une journée coûte 1 500 euros. Comme les Français montrent peu d'intérêt pour ce pays, nous n'avons consacré depuis

dix ans que deux sujets par an à ce pays en proie à une guerre, qui a fait 4 millions de morts, alors que nous avons rendu compte de tous les 4 000 morts palestiniens, depuis le début de la deuxième intifada.

La télévision est fondée sur l'image. Les journalistes scientifiques bénéficient de grands avantages par rapport à notre correspondant des affaires européennes à Bruxelles. Ils peuvent recourir aux images de synthèse, disposent de plus en plus d'images libres de droit, produites et fournies par les institutions comme la NASA, avec ses caméras embarquées sur les fusées, ou l'agence spatiale européenne. Ils peuvent aussi faire parler des gens très intelligents, toujours présentés comme des personnalités absolument indépendantes, des experts sachant résumer clairement des questions très compliquées. Le spécialiste européen doit lui se contenter des portières qui claquent à l'arrivée des délégations, des plans de groupes dans les couloirs de Bruxelles et des façades du quartier Robert Schuman. De plus, ces technocrates n'acceptent pas de s'exprimer à l'antenne. Ils ne sont pas considérés comme indépendants. L'Europe semble s'être construite en cachette des peuples.

Il est difficile d'assurer le suivi des dossiers. Quand j'ai commencé à travailler à la télévision à la création de LCI, j'avais 15 ans de pratique professionnelle de reportages, et le seul à arriver avec des dossiers et un carnet d'adresses. Mes jeunes confrères ne reconnaissent absolument pas la nécessité

de fabriquer une documentation. S'ils en ont besoin, ils s'adressent aux centres spécialisés, utilisent les journaux, les e-mails. Les livres mêmes, qui arrivent par dizaines chaque jour dans la rédaction, sont très rapidement jetés au panier. Tous travaillent dans l'urgence. Les jeunes journalistes ont complètement intégré le principe qui fait qu'un sujet chasse l'autre ; c'est l'information continue qui renforce le conformisme ambiant.

Les médias ne se contentent pas de proposer une vision du monde, ils en épousent également les passions, c'est ainsi que naissent les sujets du jour. On a beaucoup glosé sur le divorce entre la caste médiatique et l'opinion, car les chaînes de télévision et de radio ont perdu plusieurs élections, celle de Balladur, de Jospin, ou le référendum sur la constitution. C'est vrai et c'est bien, cela relativise l'influence qu'on leur prête.

Mais les médias sont encore le reflet de la société. On évoquait le principe de précaution, je parlerai de celui de la peur. La peur est le meilleur conseiller éditorial que l'on puisse trouver dans une rédaction, c'est une évidence. Les enquêtes d'opinion indiquent que la société française a peur. Je peux témoigner de cette peur omniprésente : tous les jours dans la synthèse du journal du monde, on brandit toutes les menaces, toutes les horreurs qui pèsent sur la planète, et les courbes d'audience des chaînes et des journaux montrent que la peur fait mieux vendre. Après tout, il est normal que les

expériences de manipulations génétiques auxquelles vous faisiez allusion évoquent pour tous le docteur Frankenstein ou que la course nucléaire de l'Iran et de la Corée rappelle le Docteur Folamour. La peur avec la nouveauté et l'émotion sont à l'évidence le ressort et le carburant de l'information continue.

Certains savent conjurer cette peur. Les physiciens peuvent se réjouir du formidable effort de lobbying qu'accomplissent depuis des décennies EDF et AREVA. Aucune industrie n'a autant investi et consacré de moyens pour se ménager la sympathie des journalistes spécialisés. Pas de corruption, mais une connivence. Je citerai pour exemple que depuis 15 ans toutes les semaines sont formés les cadres, même de niveau intermédiaire, de toutes les centrales nucléaires françaises, à participer à des jeux de crise médiatique, au média training. Un journaliste spécialisé trouvera facilement un interlocuteur pour lui parler clairement des problèmes nucléaires, et soulignera le souci de transparence de la filière nucléaire. Les reportages sur ces questions sont nombreux sur toutes les chaînes.

La controverse apparue la semaine dernière autour du Téléthon est un autre exemple un peu plus complexe sur l'éthique médiatique. Un groupe de catholiques de Toulon et de Fréjus appellent leurs coreligionnaires au boycott et leur conseillent de garder leurs dons pour une médecine éthique. Derrière le grand show médiatique, ils

voient une entreprise d'eugénisme car certains laboratoires financés par l'Association Française contre les Myopathies pratiqueraient le tri sélectif d'embryons. La réponse de l'AFM a été immédiate dans tous les journaux, sa présidente, affirmant mener un combat pour la vie, s'est étonnée que ces critiques surgissent à ce moment alors que la loi autorise le diagnostic préimplantatoire (DPI) depuis 7 ans. Justement, les Paroissiens du Var dénoncent le puissant militantisme de l'AFM auprès des pouvoirs publics pour la publication de ce décret autorisant le DPI, aspect de la polémique dont aucun journal, ni aucune radio n'a témoigné.

En revanche les médias ont donné la parole à d'éminents chercheurs qui ont dénoncé la position des boycotteurs en évoquant la souffrance des familles, leur espoir dans les recherches, le respect de la loi, allant jusqu'à dénoncer le retour du Moyen Age, argument d'autorité relayé aussitôt par la presse. Les médias ont suscité la curiosité plus qu'ils n'ont apporté de véritable explication, personne ne connaît la façon dont est ventilée cette manne considérable que draine chaque année le Téléthon, mais l'évènement médiatique a alimenté les conversations. Je voudrais à ce propos citer Baudrillard : « Et si l'information ne renvoyait ni à l'évènement ni au fait, mais à la promotion de l'information elle-même comme évènement ».

Pourquoi ce débat ouvert dans une commission diocésaine suscite un tel intérêt ?

Que les chrétiens soient hostiles à l'avortement *in utero* n'est pas un fait nouveau. On en parle parce qu'il s'agit du Téléthon, d'un programme télévisé de grande audience. Grâce à la télé, les spectateurs vont admirer le spectacle de leur générosité dans une grande entreprise de charité. Oser remettre en cause la finalité de cette manifestation crée le scandale (*Le Monde, Libération*).

Victor Hugo avait écrit que la presse allait supplanter l'Eglise dans le gouvernement du monde, et que le papier succéderait au Pape. Or Monseigneur di Falco, dans *Le Monde* d'hier (12.11.06), fidèle à la métaphore, parle des médias comme d'une nouvelle religion avec sa grand-messe à 20 heures, ses grands prêtres, sa liturgie.

143

Vincent HERVOUËT

II. LE POIDS D'INTERNET

La lettre ouverte du jeune doctorant de l'observatoire socio-politique du diocèse de Fréjus n'aurait eu aucun impact s'il s'était contenté de l'adresser à la presse locale. Internet lui a donné l'écho qu'il recherchait, car son texte a été repris par de nombreux sites chrétiens, mais pas seulement confessionnels. Le débat a eu lieu sur un forum montrant bien le niveau de l'indignation et le ton. L'intérêt des internautes contraste singulièrement avec le silence des télévisions sur le sujet, même TF1 et LCI, pas associées au Téléthon ; c'est une production de

France Télévisions. La première réaction a eu lieu seulement 4 jours après, dans un débat (LCI).

Cependant, la solidarité médiatique n'a pas suffi à enterrer la question. Les déclarations des savants convoqués par *Libération* et *Le Monde* la semaine dernière ont été sévèrement jugées sur internet. On les soupçonne d'opacité, on doute de leur indépendance, on leur reproche un ton méprisant, on conteste surtout leur prétention à dire le bien. Pour le meilleur et pour le pire, c'est ça la révolution internet : le feuilleton médiatique n'est pas clos quand les journaux et les télévisions le décident, les zappeurs continuent à débattre. En général la télévision, comme les autres médias, présente le spectacle du monde à heure fixe, en s'adressant à tous dans une hiérarchie qu'elle édicte. Les chaînes d'information continue agissent de même, mais la messe est toutes les demi-heures. Avec internet tout le monde parle à tout le monde de ce qui l'intéresse à tout moment et se juge compétent.

Plus généralement, je ne vois pas pourquoi les scientifiques échapperaient à la suspicion générale qui frappe les politiques, la justice, les églises, les enseignants, les eurocrates, les médias et toutes les autorités. Je reprends le parallèle avec l'Eglise qui est une entreprise multimédia et a l'habitude d'être contestée par la presse. Radio Notre Dame fêtait son 25^{ème} anniversaire il y a 15 jours, et un éditeur se plaignait de la sourde hostilité qui ne désarme jamais dans les médias. Il évoquait la controverse de

Ratisbonne et se moquait de l'éditorialiste qui voulant donner une leçon de théologie au Pape, expliquait qu'après avoir entendu le discours du Pape il apparaissait évident que l'infaillibilité pontificale ne signifiait rien, croyant ainsi apporter une preuve à cette question théologique et montrant par là son arrogance et sa parfaite ignorance du catéchisme élémentaire. La nouveauté n'est pas le vieux fond d'anticléricalisme de la presse, fille des Lumières et du progrès, mais la difficulté à parler de la religion, qu'on peut traiter de façon folklorique, polémique, politique, qu'on peut dramatiser ou vedettiser mais montrer le fait religieux est pratiquement impossible, très difficile, et le rejet du principe d'autorité, on le sent en permanence dans le métier de journaliste. Il y a d'ailleurs de moins en moins d'éditoriaux sur les chaînes.

J'évoquais la peur, l'égalité. Il y a d'autres passions, les jumelles habituelles : la compassion et l'émotion pour l'humain. On accompagne la souffrance, on communique mais en même temps on veut tout dévoiler ou exhiber, c'est le filon de la télé-réalité, l'une des évolutions les plus fondamentales de la télé aujourd'hui. Les scientifiques sont aussi concernés par cette obsession du réel, de la vraie vie, l'idée que la vérité est ailleurs, que toutes les paroles officielles sont des paroles mensongères, affaiblissement de tout esprit critique dans une époque pourtant marquée par un scepticisme généralisé où chacun tient pour une fierté de n'être dupe de rien.

Vincent HERVOUËT

*Chef du service international
de la chaîne de télévision LCI*

144

Le rôle
des
médias
et de
l'informa-
tion «non
contrô-
lée» (In-
ternet)...

